

*La bibliothèque du citoyen*

**René Rémond**

---

Regard sur le siècle



**SCIENCES PO**  
**LES PRESSES**

Extrait de la publication

# **REGARD SUR LE SIÈCLE**

LA BIBLIOTHÈQUE  
DU CITOYEN

**René Rémond**

de l'Académie française

**REGARD  
SUR LE SIÈCLE**

2<sup>e</sup> édition

PRESSES DE SCIENCES PO

Extrait de la publication

Catalogage Électre-Bibliographie (avec le concours de la Bibliothèque de Sciences Po)

Rémond, René

Regard sur le siècle – 2<sup>e</sup> édition – Paris : Presses de Sciences Po, 2007. – (La Bibliothèque du citoyen)

ISBN 978-2-7246-1014-7

RAMEAU :                    histoire universelle : 20<sup>e</sup> siècle  
                                  civilisation : 20<sup>e</sup> siècle

DEWEY :                    909.4 : Histoire du monde. Civilisation. Histoire  
                                  contemporaine (depuis 1815)

Public concerné :        Tout public

La loi de 1957 sur la propriété intellectuelle interdit expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit (seule la photocopie à usage privé du copiste est autorisée).

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, du présent ouvrage est interdite sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris).

© 2007. PRESSES DE LA FONDATION NATIONALE  
DES SCIENCES POLITIQUES

## Il y a siècle et siècle

Dresser un bilan, même approximatif, du siècle qui s'achève, l'idée même a-t-elle un sens ? Il y a plus d'une raison d'en douter. Ne serait-ce qu'à cause de la surabondance des faits qui ont marqué cette unité de temps. La simple évocation de quelques-uns des événements pris parmi les plus importants suffit à décourager l'entreprise : si une tentative de la sorte semble peut-être encore possible pour les siècles qui ont précédé le nôtre, pour celui-ci elle paraît irréalisable. Cette différence d'appréciation n'est-elle que l'effet de l'éloignement dans le temps qui, en simplifiant par une opération mécanique de décantation ce qui était complexité, nous rendrait lisibles les lignes maîtresses d'une évolution que la proximité dissimulerait au regard des contemporains ? Il y a lieu de croire que la différence n'est pas simple illusion d'optique et des raisons objectives d'estimer que la somme des faits d'importance historique accumulés au cours de ce dernier siècle est bien sans commune mesure avec celle de ses prédécesseurs. Dans des durées arithmétiquement égales, les masses d'événements ne sont pas nécessairement égales.

Pourquoi le total serait-il plus considérable au xx<sup>e</sup> siècle ? Répondre à la question, c'est déjà amorcer l'évaluation du bilan et prendre la mesure d'un caractère qui est constitutif de la singularité de ce siècle entre tous. Mais comment resserrer pareille accumulation en une petite centaine de pages ? N'est-ce pas pour l'historien une idée folle, une tentative à laisser aux commentateurs de l'éphémère, aux professionnels de l'observation instantanée ?

### *Les siècles existent-ils ?*

Si seulement cette difficulté pratique était la seule raison de renoncer à l'entreprise ! Mais il y a des motifs bien plus déterminants qui risquent d'en compromettre la légitimité proprement scientifique : qu'est-ce donc que la notion de siècle, sinon le produit parfaitement artificiel d'une opération de l'esprit ? Le siècle n'a pas d'existence effective, de réalité concrète : c'est un artefact – rien de plus – qui reflète le besoin de notre intelligence d'introduire dans le flux continu du temps des coupures qui lui permettent de l'organiser et de s'en rendre maître. Si le découpage en années de 365 jours, assorti du codicille des années bissextiles, emprunte, lui, à l'ordre de la nature – il est le fruit de l'observation du cycle des saisons engendré par la rotation de la Terre –, leur regroupement en séries de cent est pure convention. On aurait pu aussi bien constituer des ensembles de douze, de vingt ou de tout autre numération ; au reste, les Chinois ont des cycles beaucoup plus courts, de quelques années auxquelles ils attribuent des noms d'animaux : année du rat, année du chien. La préférence accordée à la centaine n'est qu'une

conséquence du prestige des chiffres ronds pour l'esprit humain : encore ne serait-il pas aussi irrésistible sans l'invention du zéro.

Le regroupement des années par ensembles de cent est déjà une opération purement intellectuelle. Plus encore la constitution de ces centaines en une succession continue à laquelle on attribue des numéros d'ordre. La numérotation des siècles est tout entière création de l'homme puisqu'elle dépend du choix de l'événement dont il décrète arbitrairement que ce sera le point de départ de la chronologie. À preuve la pluralité des calendriers et l'inégalité de leur durée historique : pour tous les peuples vivant autour de la Méditerranée et, par extension, pour tout l'Empire romain – cette première préfiguration de l'œkoumène – la référence initiale fut pendant un millénaire la date supposée de la fondation de Rome ; les années se comptaient *ab urbe condita*. La plupart des chronologies en vigueur aujourd'hui ont une origine religieuse. Pour les juifs attachés à une interprétation littérale de la Bible, l'histoire de l'humanité est fort courte : la préhistoire n'existe pas ; aussi n'est-elle pas enseignée dans certaines écoles juives qui s'en tiennent au récit de la Création dans la *Genèse* : le 1<sup>er</sup> janvier 2000 n'est que le 23 Tébeth de l'an 5760. Pour le monde musulman, les années se comptent à partir du moment où Mohamed a fui La Mecque pour se réfugier à Médine : nous sommes en l'an 1420 de l'Hégire. Quant à nous, nous décomptons la succession des temps à partir de la date présumée de la naissance de Jésus : présumée parce qu'il y a lieu de penser que les annalistes du début du VI<sup>e</sup> siècle, auxquels cette chronologie doit d'exister, se sont trompés de quelques années sur la date exacte de la Nativité, qui a dû vraisemblablement avoir

lieu quatre ou cinq ans avant le point de départ de l'ère chrétienne. Si bien que nous serions déjà entrés à notre insu d'autant d'années dans le troisième millénaire. Ce qui, soit dit en passant, annule tous les pronostics sur les catastrophes qui auraient dû accompagner le passage d'un millénaire à l'autre.

Pour ne pas être la seule, la chronologie qui organise la succession des années à compter de la naissance de Jésus est, si les termes ne jurent pas d'être rapprochés, la plus universelle de toutes. C'est celle retenue par les organisations internationales. Elle est admise et utilisée, seule ou concurremment avec d'autres, même par des régimes qui s'inspirent d'idéologies hostiles au christianisme ou dans des pays qui n'ont guère été touchés par l'évangélisation : l'Union soviétique hier, la Chine ou l'Inde aujourd'hui inscrivent leur histoire dans le cadre de l'ère dite chrétienne. Est-il besoin de préciser que cette acceptation quasi universelle de la référence implicite à la naissance de celui que les chrétiens reconnaissent comme le fils de Dieu ne signifie aucunement adhésion au christianisme, moins encore ne vaut reconnaissance de sa vérité ? C'est simplement une conséquence du rôle historique des Européens dans la découverte du monde terrestre et l'instauration de relations entre les continents. Ils ont apporté avec eux leurs institutions, leurs cadres de pensée, leurs croyances aussi. L'Europe étant alors le premier et l'unique continent à avoir été évangélisé dans sa totalité, leur façon de compter les années s'est imposée à tous les peuples, mais cette universalité n'a pas plus de signification religieuse que la généralisation du système métrique ne signifie reconnaissance des principes de la Révolution française ou l'adop-



tion de l'alphabet latin acceptation des valeurs occidentales.

Cela dit – et qui devait l'être – sur le caractère arbitraire du passage d'un siècle à l'autre, il n'y a rien de plus naturel que l'émotion et les attentes qu'il suscite. Elles sont encore plus justifiées quand c'est de millénaire qu'on change : la rareté de l'événement lui confère une importance exceptionnelle. Par définition, il ne survient que tous les mille ans. Celui que nous célébrons n'est donc que le second depuis le début de l'ère chrétienne et encore, lors du premier, la plupart des contemporains ne savaient même pas que c'était l'an Mil. Nous ne sommes jamais que la seconde génération, sur la trentaine qui ont dû se succéder depuis la naissance de Jésus, à vivre pareil événement en contemporains. On comprend la fascination exercée sur les esprits par l'imminence d'un tel événement. Quel enfant né autour de 1930 n'a pas rêvé de se réveiller au matin du 1<sup>er</sup> janvier 2000, tout en doutant de ses chances d'aborder jamais aux rivages du troisième millénaire ?

Il y aurait de la présomption à se tenir à l'écart de ce grand mouvement d'interrogation sur le siècle qui s'achève. Pourquoi ne pas accepter cette occasion de jeter un regard en arrière et de mesurer le chemin parcouru ? Quand ce ne serait que pour mieux savoir d'où nous venons. D'autant que l'exercice comporte des enjeux qui sont loin d'être négligeables. Chercher à déterminer si, au cours de ce siècle, l'humanité a plutôt progressé ou si sa condition s'est au contraire dégradée, c'est poser la question du sens même de l'histoire : selon la réponse, le pessimisme sera justifié ou l'espoir légitimé. Et avec elle, c'est la possibilité pour l'homme d'infléchir le cours de l'histoire ou la

nécessité de le subir, le pouvoir de la volonté ou le poids de la fatalité qui sont en jeu. Plus fondamentalement encore, c'est le jugement sur l'homme même qui est impliqué : est-il capable de faire le bien ou condamné à commettre le mal ? Ainsi le modeste projet d'ébaucher un bilan du siècle est chargé d'implications dont la portée dépasse de beaucoup la simple curiosité de l'historien et intéresse quiconque s'interroge sur le sens de l'histoire de l'humanité.

### *Cent ans ne font pas un siècle*

Mais cela a-t-il un sens de dresser un bilan de cent années qui n'ont en commun que d'avoir débuté avec un millésime qui se termine par 01 et de se conclure par celui qui a pour derniers chiffres un double zéro ? En d'autres termes, pourquoi privilégier cette centaine-là précisément comme si de s'inscrire sous le même millésime conférait *ipso facto* à ces années une unité et une cohérence qui les distingueraient entre toutes ?

L'usage qui nous est venu des pays anglosaxons d'ériger en entités les décennies et de parler des *sixties* ou des *twenties*, comme pour les latitudes des « quarantièmes rugissants », est déjà contestable. Les changements de décennie ne reflètent pas nécessairement des ruptures : les séquences ne débutent pas forcément avec leur première année pas plus qu'elles ne prennent effectivement fin avec la dernière. L'année 1914 fut une césure autrement décisive que 1911 ; et 1968 pour les années soixante !

À plus forte raison les *centuries*. Au reste, le sens commun l'avait comme pressenti en découplant dans la suite des temps d'autres ensembles